

DE LA TRANSMISSION DES VALEURS AFRICAINES À L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE CONGOLAISE

POUR UNE APPROCHE ANTHROPOLOGIQUE DE CHANGEMENT DE MENTALITÉS

Introduction

Joël IPARA MOTEMA,
PHD, Anthropologue.
Professeur au
Département
d'Anthropologie
de l'Université de
Kinshasa,
Conseiller Scientifique
à l'Institut des Musées
Nationaux du Congo,
Coordonnateur
National du Comité
Consultatif National
pour la protection des
biens culturels en cas
de conflit armé en
RD Congo (CCN).
joelipara27@gmail.com

Le terme transmission qui dénote l'action de transmettre ou le résultat de cette action revêt une importance particulière des études des anthropologues même si au sein de cette discipline des études basées sur transmettre qui doit être compris comme une cession ou une mise à la possession d'un autre ce qu'on possède, c'est-à-dire passer, faire parvenir ce qu'on détient aux générations à venir, sont rares. En effet, le transmettre n'est rien de plus qu'un mécanisme de vulgarisation de valeurs sociales, culturelles, économiques, politiques, environnementales et sanitaires.

Aussi, nous importe-t-il de démontrer à travers cette médiation sérieuse combien la transmission hante les fondements de notre société et de quelle façon elle conditionne le changement de mentalités pour enfin nous interroger sur comment approcher ethnographiquement cette réalité insaisissable qu'est le transmettre.

De la transmission des valeurs à la survivance culturelle

Dans son acception la plus large, le concept de transmission est consubstantiel à l'histoire même de la science anthropologique et, il est toujours déjà présent dans les débats contemporains entre académiciens. Pourtant, si c'est un truisme, pour nos ascendants comme pour nos contemporains, que la culture se transmet, on sera étonné par le relatif désintérêt pour les processus complexes et les modalités concrètes du transmettre. Parlant de la passation des savoirs, l'on remarque avec justesse que la forme du processus de transmission des connaissances, d'habitude, intéresse de moins à moins les jeunes congolais.

Comprise au sens très large de ces processus qui, connectant les individus, contribuent à la perpétuation du culturel, la transmission est avant tout un problème vieux comme l'anthropologie que l'on retrouve dans les textes les plus anciens de notre discipline¹. Qu'il suffise de penser aux survivances (*survivals*) d'Edward Burnett Tylor² qui, cherchait à penser la persistance du passé dans le présent, le difficile travail de l'ethnographie consistant, à l'en croire, à exposer « les vestiges d'une vieille culture simpliste qui se sont graduellement transmis en de néfastes superstitions ». Survivances dont il fallait certes se débarrasser en vue de l'avènement triomphal de la *Raison*, mais qui témoignaient surtout de l'évidence même de la « permanence de la culture »³.

À cet égard, il faut rappeler que l'ambition des anthropologues tels que Tylor était de décrire la doctrine de l'animisme et de montrer *sa transmission dans l'évolution de la pensée religieuse*. Mais justement, comment approcher cette réalité insaisissable qu'est la transmission ? Où commence le transmettre ? Peut-on le décrire en-train-de-se-produire ou n'en relatera-t-on que les effets *a posteriori* ? Décrire les phénomènes de transmission, c'est reconnaître que des concepts, des pratiques et des émotions du passé ne s'invitent pas d'eux-mêmes dans le présent, dans l'esprit et dans le corps de nos interlocuteurs. Et c'est se mettre en quête des longs processus par lesquels ces objets circulent entre les générations et sont recyclés par les acteurs qui les acquièrent.

La métaphore unidirectionnelle de la communication entre un « récepteur » et un « receveur » trouve ici ses limites. Jean Lave nous a appris à user du concept de transmission avec prudence et à insister sur l'« agencité » (*agency*) de celui qui apprend, toujours interprète actif de ce qui lui est transmis dans le cadre d'un apprentissage « situé »⁴. Montrer le faire-passer, c'est en effet parvenir à déployer une scène très complexe et à en traquer les médiateurs, au sens où l'entend Bruno Latour⁵ : *les acteurs, les institutions, les gestes, les interactions, les lieux, les idéologies, les moments critiques, les odeurs, les textes, les silences, les temps ordinaires, les sons, les émotions, les objets et les technologies*. Dans la durée, l'anthropologue spécialiste de la transmission cherche les médias, les contextes, les types d'acteurs, les processus mentaux, les interactions et les matérialités par lesquels une telle opération de passation est rendue possible. Il se place du point de vue de l'effectuation même des pratiques, dans le tissu concret des

1 Treps MARIE, « Transmettre : un point de vue sémantique », in *Ethnologie française*, vol. 30, n° 3, « Envers et revers de la transmission », 2000, p. 361.

2 Edward Burnett TYLOR, *The Collected Works of Edward Burnett Tylor*, vol. 1 & 2, Londres, Routledge, 1994, p. 67.

3 Carlo SEVERI, *Le Principe de la chimère. Une anthropologie de la mémoire*, Paris, Éditions Rue d'Ulm/musée du quai Branly, coll. « Aesthetica », série « Anthropologie », 2007, p. 24.

4 Jean LAVE et Étienne WENGER, *Situated Learning. Legitimate Peripheral Participation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, p. 5.

5 Latour BRUNO, *Changer de société. Refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, coll. « Armillaire », 2006, p. 32.

interactions sociales et des faits de communication mais aussi des processus cognitifs, et tente de déterminer comment des manières d'agir, de sentir ou de penser sont transmises et apprises.

Les enfants sont, de fait, des acteurs essentiels à prendre en compte dans l'analyse de cette chaîne. Dans sa contribution de type épidémiologique, les spécialistes des sciences sociales s'intéressent à la stabilité de certaines traditions enfantines, des populations pourtant très fréquemment renouvelées, et se demande pourquoi les groupes d'enfants sont tellement aptes à la transmission culturelle, la plupart du temps sans l'aide directe des adultes⁶.

En nous éloignant des conceptions classiques sur la mémoire, les anthropologues invoquent la notion de *prolifération* pour expliquer une telle stabilité, soulignant combien certaines traditions donnent l'envie de les reproduire et sont ainsi faites pour proliférer. S'il est une question centrale aujourd'hui dans les propos des acteurs politiques auxquels nous nous confrontons au quotidien, c'est bien celle qui concerne la transmission. Par ailleurs, l'Unesco⁷ ne cesse de rappeler à ses États membres la nécessité de transmettre « le savoir » endogène en vue de prévenir la perte, l'oubli, la nécessité ou l'impossibilité de léguer cet héritage culturel aux générations présentes et futures.

Les efforts de l'UNESCO ont pour but d'aider les États qui souhaitent renforcer les systèmes existants de transmission au sein des communautés ou de les compléter par des programmes d'éducation formelle ou informelle destinés à enseigner les savoir-faire et les connaissances concernés à d'autres membres, généralement plus jeunes, de la communauté. Ainsi, partout à travers le continent africain et surtout pendant les campagnes électorales se lisent aujourd'hui sur les lèvres des acteurs politiques des discours « de crise » : crise de modèle, crise politique, crise économique qui seraient liées au manque de transmission des valeurs cardinales. À entendre nombre d'entre eux, transmettre est devenu une valeur aussi bien individuelle que politique, dont l'intention peut être l'affirmation de soi dans un contexte perçu comme mondialisé et déracinant.

Loin d'être d'insignifiantes plaintes, ces *lamentos* sur l'effacement du « souffle de l'air dans lequel vivaient les hommes d'hier », pour reprendre la belle formule de Walter Benjamin⁸, autour de l'absence d'un rendez-

6 Gérard LENCLUD, 1994, « Qu'est-ce que la tradition ? », in Marcel Detienne (dir.), *Transcrire les mythologies. Tradition, écriture, historicité*, Actes du colloque organisé par le groupe de recherche CNRS-EPHE, Histoire et anthropologie (Taormina, 10-12 septembre 1992), Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel », série « Des idées », p. 25.

7 UNESCO, Assemblée générale des États parties à la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel (2003), Paris, Siège de l'Unesco.

8 Penseur engagé sur le front de la modernité (entendue comme crise à répétition), Walter Benjamin doit sa clairvoyance et sa fulgurance à la mobilité avec laquelle il se déplace entre les lignes en suivant une sorte de voie excentrique. Cette agilité l'amène à conjuguer, entre autres, l'héritage d'une métaphysique du langage et la recherche d'une politique subversive, obligeant à revoir les concepts d'art, de culture et d'histoire.

vous intergénérationnel tant attendu, nous invitent à réfléchir sur la manière dont la société africaine en crise de « modèle » peine à produire et à transmettre les valeurs citoyennes et républicaines. Par le fait de ce renouvellement perpétuel des acteurs sociétaux, la société congolaise, notamment, se présente comme une réalité mouvante et dynamique. Pour rester en phase avec cette pensée, nous examinons les caractéristiques fondamentales de l'éducation traditionnelle en Afrique, sa structure et ses différents mécanismes de transmission. Nous en dégageons certaines valeurs (et même certaines pratiques négatives perçues comme antivaleurs) et verrons dans la suite dans quelle mesure elles pourraient se porter en rectification à certains effets néfastes de l'évolution d'un monde à *la dérive*.

Mais avant cela, nous devons expliciter le sens que nous donnons aux termes tradition, éducation traditionnelle et valeurs.

Tradition, éducation traditionnelle et valeurs pour quel sens et pour quelle signification ?

Par *tradition*, nous entendons un ensemble d'idées, de doctrines, de mœurs, de pratiques, de connaissances, de techniques, d'habitudes et d'attitudes transmises de génération à génération aux membres d'une communauté humaine. La tradition est une sorte de « convention » sociale, un cadre de référence qui permet à un peuple de se définir ou de se distinguer d'un autre.

La fonctionnalité d'une tradition se révèle dans son dynamisme et dans sa capacité d'intégrer de nouvelles structures ou des éléments d'emprunt susceptibles d'améliorer (parfois même de désagréger) certaines conditions d'existence des membres de la communauté. Sociologiquement, la tradition ne se présente pas essentiellement comme une institution figée, conservatrice, rétrograde et insensible aux changements, mais comme un sous-système mouvant et dynamique faisant partie de la vie elle-même. Elle ne se confond donc pas avec le passé qu'elle transcende et ne s'oppose pas au modernisme.

En somme, la tradition est une composante de l'histoire et porte en elle, malgré certaines résistances au changement, des germes subtils de la modification et de la transformation qui font que les peuples doivent, à tout moment, ajuster au temps leurs idées, leur manière d'être et de faire. Ainsi, certaines valeurs de la tradition africaine qui favorisent le progrès ou qui ont la capacité d'exercer l'influence coercitive en vue d'éradiquer certaines pratiques négatives telles que la corruption, l'égoïsme, le clanisme, le tribalisme, (...), au sein de la société congolaise méritent d'être privilégiées pour contribuer au changement des mentalités, et donc, au développement.

Par ailleurs, l'éducation traditionnelle qui est fondée sur des valeurs proprement africaines et transmise de génération à génération, dans nos sociétés, depuis l'Afrique précoloniale jusqu'aujourd'hui, coexiste avec la

modernité introduite avec le pouvoir colonial et qui n'implique aucune dimension temporelle tout en ne renfermant pas de sens péjoratif que lui ont accordé certaines conceptions occidentales.

Par *valeur*, il y a lieu de percevoir tout héritage culturel conforme à la logique sociétale, à la nature de l'homme africain et qui répond positivement aux besoins fondamentaux de la majorité des membres de la communauté. Certes, les valeurs traditionnelles africaines revêtent un caractère dynamique et permettent à l'individu de vivre en harmonie aussi bien avec lui-même qu'avec les autres membres de sa communauté. Elles ne brisent pas les structures psychiques des individus et ne les marginalisent pas au contraire, elles leur offrent des moyens qui permettent de débloquent certains mécanismes sociaux et culturels grippés de dominer des phénomènes nouveaux et imprévisibles de manière à faire de l'homme, le premier bénéficiaire du progrès.

On ne peut parler des valeurs qu'en termes essentiellement relatifs, car, elles se rapportent, le plus souvent, aux conditions de vie et aux intérêts de la société qui les produit. Aussi, nous importe-t-il de faire remarquer ici, que la relativité des valeurs culturelles n'est pas tout à fait absolue, d'autant qu'il existe des données de base qui, au-delà des dimensions culturelles, sociales et temporelles, semblent sous-tendre l'organisation générale du monde. Par exemple, la solidarité, l'honnêteté, le partage (...), sont des valeurs constantes et communes à l'humanité et sur lesquelles il est possible de porter un jugement atemporel.

En effet, les *acquis historiques* qui représentent des valeurs construites à travers les âges et dont la validité s'est toujours confirmée au-delà des horizons culturels et temporels, sont des valeurs qui ont été triées, sélectionnées par une sorte de tribunal de l'histoire et qui se sont maintenues dans le va-et-vient historique. Les acquis historiques ont un caractère universel. Quant aux valeurs conjoncturelles, elles reposent sur des données immédiates et leur portée est particulière. Il suffit alors que l'on change le contexte social, temporel ou culturel pour voir ces valeurs perdre toute leur validité, toute leur signification.

Ainsi, Il s'en dégage une distinction entre valeurs fondamentales et valeurs situationnelles. Toutefois, qu'elles soient fondamentales (solidarité) ou situationnelles [dialogue, tolérance,...], la vraie valeur est donc celle qui permet à l'homme de se remettre en question et d'éviter de se conduire de manière qui ne lui permet pas d'assurer le développement de sa communauté. L'homme de valeurs est celui qui bannit mentalement toutes les antivaleurs telles que : l'enrichissement personnel par rapport à l'intérêt communautaire, la corruption, le tribalisme ou le racisme, etc.

Selon l'analyse douglasienne⁹ de la culture, les sociétés ne se différencient pas les unes par rapport aux autres par leur avancement

9 M. DOUGLAS, *Comment pensent les institutions*, Paris, La Découverte, 1999, p. 75.

technologique, économique ou par leur contexte politique mais plutôt par leur hiérarchie de principes et des valeurs. Cette collection partagée de principes comportementaux et de valeurs morales justifie les conduites des membres d'une société. Elle assure ainsi l'ordre social et constitue la culture propre de la société concernée. En se mettant en conformité avec leurs institutions, les acteurs agissent de façon compréhensible et acceptée par les autres acteurs qui exigeront des autres membres de la société d'adopter une conduite conforme à ces principes comportementaux.

En RD Congo, le contexte de la conjoncture impacte non seulement sur les acquis historiques, mais aussi sur les valeurs et principes situationnels. De là, l'intérêt d'avoir un regard sur les caractéristiques de l'éducation traditionnelle.

De la spécificité de l'éducation traditionnelle africaine

Contrairement au schéma éducatif moderne, l'éducation traditionnelle en Afrique est essentiellement collective, fonctionnelle, pragmatique, orale, mystique, homogène, polyvalente et intégrationniste. De ce fait, elle revêt un caractère collectif, c'est-à-dire, social et culturel, d'autant plus qu'elle relève non seulement de la responsabilité de la famille, mais aussi de celle du clan, du village, de l'ethnie.

L'individu se définit en fonction de la collectivité et c'est dans le groupe social et culturel que l'enfant fait son apprentissage. Soumis à la discipline collective, l'enfant est considéré comme un bien commun, et peut être envoyé, conseillé, corrigé ou puni par n'importe quel adulte du village. Il reçoit ainsi une multitude d'influences diverses, mais les résultats sont convergents du fait de la cohésion du groupe (principe de cohérence dans l'action éducative).

La pragmatique dans l'éducation traditionnelle africaine se caractérise par la participation active de l'individu aux différentes activités du groupe. Il s'agit là d'une pédagogie du vécu où les adultes servent d'exemple et de cadre de référence à l'action des jeunes. L'accent est mis sur l'expérience positive et pratique des adultes (principes de pragmatisme, de l'exemplarité). Ainsi, les enseignements reçus sont en adéquation avec l'environnement physique, avec les réalités socio-économiques et culturelles, directement liés aux tâches de production. On donne ainsi, à l'individu, un ensemble de connaissances utilitaires qui lui permettent d'affronter les difficultés de la vie, de les comprendre et d'en proposer des solutions pour les surmonter. Toutefois, compte tenu de son caractère oral, non institutionnalisé, elle doit être adaptée à chaque catégorie d'âge. Elle va du plus simple au plus complexe et se définit en termes de paliers ou plutôt d'hiérarchie des âges où l'aîné est censé connaître plus que le puîné.

L'action éducative traditionnelle est donc un processus continu conduisant au développement de l'enfant, et cela, à tous les niveaux hiérarchisés (de la famille, du clan, de l'école et de la société). Quant au caractère homogène et uniforme de la transmission des valeurs, son contenu est quelque peu immuable et repose sur l'uniformité des principes éducatifs qui régissent la société. Tous les enfants étaient soumis à un même type d'éducation qui poursuivait le même idéal, les mêmes objectifs, à savoir : faire de l'enfant l'homme de la famille, du clan, de la communauté. L'homme qui devra ou doit travailler dur pour fonder la famille et lui assurer le bonheur, obéit à ses parents et aux aînés, se soumet à la praxis du groupe, aide les vieillards, les faibles et les étrangers, connaît son milieu, sa société et s'y harmonise avec tout en perpétuant ses acquis.

Ainsi, l'éducation traditionnelle africaine n'était pas marquée par des contradictions internes et, tout adulte servait d'exemple pour l'éducation des jeunes en fonction du type d'homme défini par la société.

Du rôle de la famille dans la socialisation de l'enfant

La famille revêt de nombreuses fonctions en dehors de celui et du tout premier qui est celle de la reproduction. Mais, en plus de cette fonction biologique, la famille assure dans toutes les sociétés, les fonctions de socialisation, de transmission du patrimoine (solidarité, consommation, production, affection) afin d'orienter, de justifier les actions des individus et de mobiliser des principes culturels cohérents avec les prérequis fonctionnels du contexte. En tant qu'une institution sociale, la famille procède de l'articulation d'un contexte social et de principes culturels qui le stabilisent en lui procurant des justifications et des raisons d'être. Elle fournit aux individus des règles et des arguments pour agir avec les autres et pour organiser leurs relations.

La famille transmet à l'enfant, dès son plus jeune âge, le langage et les codes sociaux les plus élémentaires (apprendre à manger « correctement » par exemple), mais aussi les valeurs et les normes qui l'aideront ensuite à développer des relations sociales. Elle joue donc un rôle important dans la socialisation. La famille vise à la formation de *tout l'homme*, c'est-à-dire de l'enfant dans toutes ses différentes composantes : physique, intellectuelle, sociale, morale, culturelle, religieuse, philosophique, idéologique, économique, etc.

Les disciplines ne sont pas découpées ni isolées les unes par rapport aux autres comme dans la tradition euro-centriste. Ainsi par exemple, à travers un conte, on enseigne à l'enfant aussi bien la langue (vocabulaire et phraséologie), l'art de conter (langage et rhétorique), les caractéristiques des animaux (zoologie), les comportements humains, les conduites des hommes à travers celles des animaux (psychologie), le chant ainsi que le savoir-vivre

en société (morale, civisme) etc. (principe de globalisation, application de la gestalt theory...) en vue d'assurer son intégration culturelle.

En participant activement aux activités et à la vie du groupe, l'enfant s'y intègre socialement et culturellement. L'intégration sociale permet à ce dernier de reconnaître le groupe comme sien et d'être reconnu par lui ; l'individu s'intègre dans son environnement social qui, à son tour, l'accepte en l'intégrant parmi ses membres. L'intégration culturelle fait de la personnalité un modèle, un *pattern* qui est l'expression d'une manière de vivre, de penser et d'être propre aux membres du groupe.

De la personnalité de base ou *pattern* citoyen

La locution « personnalité de base » traduit une idée simple et commune de la sociologie américaine selon laquelle tout homme est, à certains égards, (1) comme tous les autres, (2) comme quelques autres, (3) comme personne d'autre.

Ainsi, pour autant qu'il ressemble à tous, il a une nature humaine et du fait qu'il est différent de tous, il a une personnalité individuelle. Mais ce qu'il a de commun avec quelques-uns lui vient du milieu dans lequel il est né et où il vit, milieu qu'on appelle aujourd'hui la famille. Aux États-Unis, au contraire, le *pattern* est, suivant la définition de Linton, « la science de l'homme et de ses œuvres » dans le contexte comme celui-ci, le terme culture a pris de l'extension pour désigner « l'ensemble des capacités et des habitudes acquises par l'homme en tant que membre d'une société ». Et c'est au sein de l'anthropologie culturelle qu'a été élaboré, notamment par Linton et Kardiner¹⁰, le concept de personnalité de base (*basic personality type*), synonyme en somme de notre caractère national.

La personnalité de base, c'est donc l'idée d'un fond commun à tous les individus d'une même société, un fond qui n'est pas physiologique, mais psychologique et proprement culturel. Elle représente l'assise psychologique commune à tous les membres d'un groupe. À la fois causante et causée et produite par le groupe. En réagissant sur lui, elle peut être perçue comme un principe d'explication et source de compréhension. Cette personnalité s'acquiert très grossièrement à travers trois étapes : la première enfance, le début de la socialisation et l'entrée dans la vie adulte.

– *La première enfance.* De la naissance à 5-6 ans, l'enfant vit essentiellement sous la protection de sa mère. Les relations qui s'établissent entre les deux sont marquées au début par un amour maternel inconditionnel et par une attitude de grande permissivité : la mère se centre totalement sur la vie de son enfant et se soumet à ses besoins et exigences. Ce climat particulièrement favorable à l'enfant va jusqu'au sevrage, moment où

¹⁰ G.A. DUFRENNE MIKEL, « La personnalité de base. Un concept sociologique », in *Population*, 10^e année, n°2, 1955. pp. 379-380.

l'enfant est traité avec beaucoup moins d'indulgence qu'auparavant ; il enregistre pour la première fois le refus de sa mère et développe ainsi une expérience double et contradictoire d'indulgence et de rejet. Il s'agit donc là d'un revirement affectif à la fois sévère et brutal qui marque la première rupture de l'enfant avec sa mère. Cette rupture est pourtant compensée en partie par des liens familiaux intenses et multiples qui favorisent la socialisation de l'enfant et assurent son éducation. Pendant cette période, l'éducation est encore diffuse, le mode de transmission des connaissances est informel et on éduque plus par ce que l'on est que par ce que l'on fait. L'enfant assimile petit à petit la philosophie de l'existence de ses parents ou de son entourage immédiat et la fait sienne.

- *La socialisation.* Au cours de cette étape, l'action éducative devient quelque peu plus explicite : on défend, on gronde, on stimule, on encourage, on explique, on sensibilise l'enfant à un idéal de conduite accepté par le groupe. Les agissements des adultes, leurs attitudes mentales, les pensées qu'ils expriment devant lui marquent profondément la personnalité de l'enfant et font qu'il devienne entièrement ce que son entourage veut bien qu'il soit. De cette façon, l'enfant reste soumis à un système de répression pour les fautes graves et d'encouragement pour le bien. Dans la socioculture africaine, « proverbe et adage » sont utilisés comme mode de transmission de valeurs traditionnelles¹¹. L'apprentissage est pragmatique et se caractérise par une participation plus active de l'enfant aux différentes activités de la famille et du groupe. Les méthodes d'éducation sont essentiellement attrayantes, naturelles et non contraignantes : la plupart des connaissances sont acquises dans les jeux et distractions tels que les contes, les devinettes, les légendes, les chansons, etc.
- *L'entrée dans la vie adulte.* Celle-ci est marquée surtout par des rites initiatiques. Ici, l'action éducative est plus consciente. L'adolescent est éprouvé et endurci pour la vie dure qui l'attend ; il doit ainsi se plier sous « l'autorité de fer » qui s'impose à lui. Il apprend un ou plusieurs métiers et, petit à petit, les adultes lui confient les secrets de la famille, du clan, de l'ethnie. À travers les épreuves, les jeux et les cérémonies initiatiques se créent des liens d'amitié et de solidarité aussi bien avec les pairs, les initiés, les aînés qu'avec les autres membres du groupe¹².

Le résultat le plus important de l'initiation est que le jeune qui en sort devient un homme complet ; il a de sa vie et de sa société une idée nette et cohérente ; il sait ce que les autres attendent de lui et ce qu'il peut attendre d'eux.

11 Bernard N'KALOULOU, *Bingana ou le souffle des ancêtres. Proverbes et adages du Congo-Brazzaville*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 16.

12 MUDIRI MALAMBA GILOMBE, *Le langage des masques africains. Étude des formes et fonctions symboliques des Mbuya des phende*, Kinshasa, Facultés Catholiques de Kinshasa, 1989, p. 28.

Conclusion

À la lumière de la description faite de ses caractéristiques, de ses moyens et de sa structure, il est possible d'identifier un certain nombre de valeurs et d'antivaleurs que renferme l'éducation traditionnelle. Elles sont essentiellement de deux ordres : celles liées à la nature de l'éducation traditionnelle (c'est-à-dire, aux principes, aux méthodes et aux moyens de l'éducation traditionnelle) et celles relatives au contenu transmis par l'éducation. Parmi les valeurs liées à la nature de l'éducation, nous pouvons citer sa liaison très intime avec la vie, son caractère complet et polyvalent, son caractère pragmatique, sa cohérence interne, sa progression graduelle et sa continuité, son enseignement attrayant et amusant et, enfin, son caractère démocratique.

Ces principes éducatifs aujourd'hui vantés par la pédagogie occidentale ne sont pas nouveaux ni étrangers à la culture négro-africaine. À ce titre, nos ascendants ont été de grands pédagogues, car ils ont su trouver la praxis la plus amusante, mais la plus efficace aussi, pour transmettre les connaissances diverses aux jeunes en facilitant, ce faisant, leur apprentissage. Aujourd'hui, l'école devra inculquer aux enfants le sens de l'entraide et l'esprit de service à rendre. La solidarité responsable se porterait ainsi en rectification aux effets néfastes de notre monde contemporain où le système économique, le capitalisme avec tout ce qu'il a d'oppressif, a désagrégi les valeurs sociales et perverti les rapports d'homme à homme dans les mécanismes de production et de reproduction, d'échange et de consommation.

Le respect dû aux aînés, aux vieillards et aux invalides basé sur la hiérarchie des âges qui définit en paliers la place que chacun, en fonction de son âge, en occupant dans le groupe une place de choix où chacun devait se tenir à son rang et devait du respect vis-à-vis de l'endroit de tous ceux qui se situaient à un palier supérieur au sien. On ne pouvait pas concevoir, par exemple, que lors d'une manifestation ou d'une cérémonie, un jeune soit assis sur un siège pendant que le vieux se tient debout ou qu'un jeune regarde passivement un vieillard transporter un gros morceau de bois ou une charge trop lourde sans qu'il lui vienne en aide.

De même, il était pratiquement impossible de voir les jeunes se moquer des vieillards ou des invalides, phénomènes pourtant aussi courants que familiers dans les villes congolaises d'aujourd'hui. Telle est succinctement esquissée notre contribution à l'édification d'un *Congo Nouveau*, un Congo plus humain et dont les règles de la vie ne seront plus fondées sur l'appât du gain, le négoce spoliateur et les égoïsmes frileux qui, aujourd'hui, précipitent si l'on ne prend garde, ce beau pays, don béni des aïeux, vers un gouffre insoupçonné. ■